

Notes de géographie humaine sur l'air

In: Annales de Géographie. 1959, t. 68, n°367. pp. 257-262.

Citer ce document / Cite this document :

Dresch Jean. Notes de géographie humaine sur l'air. In: Annales de Géographie. 1959, t. 68, n°367. pp. 257-262.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1959_num_68_367_16316

tion. Le rachat des terres des colons réanimera le courant de migration forcée que d'autres mesures de moindre envergure alimentent régulièrement, tel le retrait des licences aux chauffeurs de taxi, qui touche près de deux cents travailleurs en décembre 1958.

Les données du recensement du 1^{er} février 1956 sont dépassées en ce qui concerne la population européenne : la population de la Tunisie s'élevait alors à 3 783 169 hab., dont 255 324 Européens (180 440 Français et 66 910 Italiens). On peut évaluer aujourd'hui ces deux groupes à 85 000 et 52 500 sur un total d'environ 152 000 Européens. Ce ne sont pas les très faibles arrivées d'Allemands (224, dont 183 en 1958) et d'Américains (382, dont 219 en 1957) qui modifient numériquement la situation.

MAURICE WOLKOWITSCH.

NOTES DE GÉOGRAPHIE HUMAINE SUR L'AIR

Allongé du Nord au Sud, entre le Hoggar et le Sahel soudanais, l'Aïr ressemble au Hoggar par bien des aspects de son relief¹. Mais dans les vallées de ses *koris* et même sur les versants rocheux, du moins dans sa partie méridionale, la végétation y est autrement riche. Les *koris* sont remblayés par les alluvions de deux terrasses, l'une, la plus haute, caillouteuse, l'autre sableuse. Cette dernière surtout est couverte par une forêt-galerie d'une singulière vigueur, composée de palmiers doum, dans la moitié méridionale, de nombreux acacias (*tortillis*, *arabica*, *laeta*), de *Boscia senegalensis*, d'Adaoua (*Balanites aegyptiaca*), de buissons de *Salvadora persica*, de *Grewia*, de *Calotropis procera*, souvent gigantesques. Les pentes rocailleuses elles-mêmes portent, au moins dans la région méridionale et souvent face au Sud, des acacias *seyal* et *tortillis* et des arbustes comme des jujubiers. On se référera, pour une étude de la végétation, aux publications d'Aubréville (*Les forêts de la colonie du Niger*, Bull. du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'A. O. F., 1936, n° 1, p. 86-95) et de A. Pitot (in *Contribution à l'étude de l'Aïr*, Mémoires I. F. A. N., n° 10).

Il y a donc de l'eau dans les alluvions des *koris* qui coulent chaque année plusieurs fois, et les puits, coffrés de palmiers doum, et les puisards l'atteignent à moins de 12 m. Aussi bien, les précipitations sont déjà de 154 mm à l'extrémité Sud, à Agadès. Or l'Aïr est vide, ou presque. Il est difficile de préciser le nombre des habitants du massif cristallin, car les tribus sont à cheval sur le massif et les plaines du Tamesna que la montagne protège des sables du Ténéré oriental, poussés par l'harmattan. Le cercle d'Agadès compte une quarantaine de milliers d'hab. Il est douteux que l'Aïr en contienne plus de la moitié. Foureau avait déjà noté ce contraste en 1899. Et pourtant l'Aïr à ce moment n'avait pas connu certains épisodes parmi les plus dramatiques de son histoire.

Peuplement et dépeuplement. — L'Aïr est peuplé depuis longtemps, comme en témoignent des outils paléolithiques et néolithiques, d'innombrables gravures, encore à inventorier. Il a été beaucoup plus occupé qu'aujourd'hui. Des traces de tombes, de villages, des objets et les légendes en font foi.

L'historique du peuplement du massif est rappelé dans les archives d'Agadès (*Monographie Brouin*, 1941), un article du Commandant Chapelle (*Les Touaregs de l'Aïr*, Cahiers Ch. de Foucauld, vol. XII) et une étude de F. Nicolas (*Contribution à*

1. Voir Jean DRESCH, *Notes sur la géomorphologie de l'Aïr* (Bull. Assoc. Géogr. français, 1959, n° 1).

l'étude des Touareg de l'Aïr, in *Contribution à l'étude de l'Aïr*). En bref, les étapes sont les suivantes.

Les plus anciennes populations connues seraient des populations noires, les Goberaoua, qui ont donné leur nom à l'un des États haoussas actuels, le plus septentrional.

Puis sont arrivées des tribus berbères qui ont cherché refuge dans ce massif escarpé, mais non dépourvu de ressources. Toutefois le Sahel de l'herbe et du mil est proche au Sud : attirant séjour et refuge à la fois, lui aussi. Ainsi l'Aïr n'a souvent été qu'une étape et les tribus s'y sont maintes fois scindées, regroupées, confondues au point qu'il est malaisé de retrouver les groupements primitifs. Les premières tribus berbères auraient été les Igdalen, tribu maraboutique installée au Sud-Ouest d'Agadès, mais dispersée jusque dans la région de Tahoua. Elle a subi l'influence songhaï, puis touareg.

A partir du XII^e siècle seraient venues d'Aoudjila, en Libye, des tribus chassées par l'invasion des Beni Hilal en Afrique du Nord. Les tribus Itessen, maintenant amalgamées à d'autres, dispersées, sont en partie sédentarisées, surtout à Timia. Aux Itessen se rattachent les Kel Gress, nomades qu'on a dit souvent, à tort d'après F. Nicolas, avoir été repoussés en majorité au XVIII^e siècle par les Kel Oui, vers la région de Madaoua. Les tribus Kel Oui, prépondérantes aux XVI^e et XVII^e siècles, ne sont pas fédérées et se méfient les unes des autres au point d'obliger leurs chefs héréditaires à épouser des captives. Elles occupent toute la moitié Sud du massif, de la palmeraie de Timia au massif du Taraouadji.

Enfin sont arrivées aux XVIII^e et XIX^e siècles des tribus du Hoggar, Kel Tamat et Ikaskazan, Kel Rarous établis sur la bordure occidentale, Kel Ferouan aujourd'hui établis au Sud du massif jusqu'au Damergou, Kel Tadélé dans la moitié Nord et à l'Ouest, Kel Fadeï et Taïtoq vers In Gall, Kel Rela... et d'autres encore, parmi lesquelles des Ifoghas qui viennent nomadiser au Sud-Ouest de l'Aïr.

C'est un Aïr ainsi peuplé que la Mission Foureau-Lamy a traversé en 1899. Mais, en 1902, les Kel Gress vaincus ont préféré émigrer vers le Kanem plutôt que d'accepter l'autorité française. Ils ont entraîné des Kel Aïr. Mais ils retrouvèrent au Kanem les Français, subirent des pertes très lourdes, durent lutter contre les Ouled Sliman et, en fin de compte, durent soit pousser plus loin vers l'Est, certains jusqu'au Darfour, soit se résigner à regagner l'Aïr où les derniers groupes parvinrent en 1936 et 1943. Entre temps l'Aïr et Agadès étaient occupés définitivement (1907). Mais, dix ans plus tard, l'Aïr se souleva une deuxième fois, à l'appel de la Senoussiya. Un exilé de 1902, Kaossen, put munir ses troupes d'armes prises aux Italiens et tint le pays plus d'un an (décembre 1916-début 1918). Il vécut sur la montagne, non sans dégâts. La répression fut plus dure encore. Elle se fit aux dépens des palmiers et des villages, qui ne peuvent fuir et dont plusieurs furent détruits. On en voit encore les ruines.

Ces ruines n'ont été que partiellement relevées, car, aux destructions de la conquête ont succédé des crises sociales, économiques et politiques que la colonisation rendait inévitables.

L'économie. — Quelques oasis s'abritent sous le vent des gros massifs résiduels, au Centre et au Sud de l'Aïr : Iferouan, au pied du Tamgak, mais Zeloufiat, Tintaroda, Faoudet, plus au Sud, sont abandonnées ; Assodé et quelques jardins dans le kori Zilalet ; Timia, la principale oasis, au pied de l'Agalak, à la tête de l'Anou Makaren ; enfin plusieurs oasis perchées à plus de 1 000 m, ou au pied du massif des Bagzans dont celle d'Aouderas qu'a étudiée le Commandant Chapelle ; ce sont, dit-on, les plus

anciennement cultivées. Les oasis d'Igouloulof et Iberkom sont abandonnées depuis 1917. Par contre, d'autres ont été créées, comme Tegguer et Abarakkan, plus en aval de Timia. Les petites oasis situées à l'amont d'Agadès, Alarsas et Azzal, agrandies, ainsi que quelques autres, plus à l'amont encore, sont bien humbles. La plus importante des oasis n'est pas dans le massif ancien de l'Air : c'est celle d'In Gall, au Sud-Ouest, au pied de la falaise de Tiguédi. Dans le massif même, l'oasis d'Iferouan grouperait 200 cultivateurs pour 40 ha et 2 000 à 3 000 palmiers. A Timia, la superficie cultivée est moindre, mais trois cents cultivateurs prendraient soin de 12 000 palmiers. Pour imprécis que soient ces chiffres, ils sont, à coup sûr, modestes.

La structure sociale des populations oasiennes n'a jamais fait l'objet d'études, sauf, rapidement, à Aouderas. Les jardins sont exploités par des hommes libres, des Noirs affranchis, d'anciens occupants ou des étrangers, propriétaires ou métayers. On a souvent souligné le régime assez particulier du métayage : les propriétaires ne se réserveraient que les dattes. Les montagnards, essentiellement les Kel Oui, se distinguent en effet des tribus de plaine parce qu'ils n'ont pas, ou plus, de classes sociales, n'ont jamais eu beaucoup d'*iklan*, de captifs, contrairement à ce qui se passe dans les plaines et la zone sahélienne où les anciens captifs, les bouzous, jouent un grand rôle.

Les parcelles, encloses avec des épineux, ont de 60 à 75 a. Elles sont arrosées par des puits à poulie dont les cordes sont tirées par des bœufs, et par des puisards d'où l'eau est tirée à la calebasse. La terre ne reçoit pas de fumure régulière, mais est engraisée, à l'occasion, du crottin de chèvre, accessoirement du fumier de bovins. Quand la terre est trop appauvrie, il est plus simple de déplacer les cultures en creusant de nouveaux puits, et de laisser la terre reposer trois à cinq ans. L'eau elle-même peut venir à manquer. Ainsi s'explique une sorte de nomadisme des cultures¹.

Entre novembre-décembre et mars-avril sont cultivés du blé et de l'orge, souvent mêlés, arrosés tous les cinq jours environ. La production totale de l'Air varierait de 30 à 50 t pour le blé, de 10 à 20 pour l'orge. Ces cultures n'occupent qu'une partie de la terre et sont complétées par celles de tomates, d'oignons entre autres. A partir de mai, maïs et mil sont semés sur l'autre partie. Deux cultures peuvent en être faites, dont les récoltes ont lieu en juillet, puis en octobre-novembre. Les palmiers sont souvent à l'écart des parcelles cultivées et ne sont alors ni irrigués ni enclos : leurs racines doivent atteindre la nappe. Il en est du reste de sauvages, témoins sans doute d'oasis abandonnées. D'autres sont semés le long des rigoles d'irrigation, ou bouturés dans les champs. Ils sont fécondés en février-mars et la récolte commence en juillet.

Les Kel Air sont évidemment éleveurs. Les chiffres cités par le Commandant Chapelle, en 1947, sont de 150 000 moutons et chèvres, 27 000 chameaux, 15 000 bovins, 18 000 ânes. Cela représente un peu moins de la moitié des chiffres actuels du cercle d'Agadès. Le Commandant Chapelle soulignait aussi que les chiffres étaient très supérieurs à ceux de 1927. Mais nul ne se fait d'illusion sur leur précision. Les troupeaux de petit bétail et de bovins n'effectuent que de petits déplacements, sur 30 à 40 km, sous la conduite de bergers. Les chameaux sont, naturellement, beaucoup plus mobiles. Les Kel Oui les emmènent, en saison sèche, dans le Tegama et jusqu'aux Damergou, remontent vers le Nord, à partir de la fin mai. Ils vont faire, comme ceux des autres tribus touareg de la région, leur cure de sel à Teguida n'Tesemt, dans le piémont, au Sud-Ouest. Les Kel Air s'y rencontrent avec les Touareg du Sahel. Chacun y a sa zone de parcours. Mais, de plus en plus, des Peulh aussi y conduisent leurs bovins, car la cure revient moins cher que d'acheter du sel.

1. La vie agricole en Air a été décrite par le Commandant ROTTIER (*Bulletin du Comité de l'Afrique française, Renseignements coloniaux*, 1927).

Ainsi, les montagnards Kel Oui sont à la fois des cultivateurs d'oasis, de petits transhumants et des nomades, sans que ces occupations correspondent à une structure sociale très hiérarchisée. Ils s'opposent ainsi aux nomades des plaines voisines, englobés aussi dans l'expression de Kel Aïr, comme la plupart des tribus venues du Hoggar. Celles-ci nomadisent soit d'Est en Ouest, de la bordure de l'Aïr au Tamesna, soit vers le Sahel. Elles n'ont d'ailleurs pas nécessairement beaucoup de chameaux, les Kel Fadeï par exemple. Elles ont du moins conservé leur organisation tribale et guerrière, une hiérarchie en classes. Tandis que les montagnards Kel Oui et Kel Gress habitent des huttes de nattes, voire des maisons, les nomades des plaines ont le plus souvent la tente de cuir.

Les Kel Aïr sont enfin caravaniers et commerçants, surtout les Kel Oui. De là vient l'importance du troupeau de chameaux, qui n'a nullement tendance à diminuer, bien au contraire. Car les caravaniers augmentent eux-mêmes. Jadis, les Igdalen effectuaient leurs transports à dos de bovins, ainsi que les Bouzous, nom haoussa des *bellas*, des *iklan* affranchis. Désormais, l'animal noble n'est pas réservé aux Imajeren et à leurs imrad. Chacun peut en posséder, y compris les Bouzous et même les Peulh, dont certains d'ailleurs apprennent le tamacheq et, dit-on à Agadès, se « targuisent » en adoptant le *litham*.

Si le nombre des transporteurs a tendance à croître, les marchandises, pourtant, n'augmentent guère. Les chameaux, il est vrai, sont utilisés en saison sèche pour les transports du mil et de l'arachide qui prennent de l'importance avec les progrès de la culture de l'arachide. Ils en importent dans l'Aïr, qui jadis exportait du blé et de l'orge, surtout vers la Nigéria. Car l'Aïr, et surtout Agadès, au Sud, sont à une croisée de routes : route Ouest-Est du pèlerinage, à partir au moins des rives du Niger et du pays songhaï, et du sel de Bilma ; route méridienne par Aouderas, Assodé, Iferouan, In Azaoua et, de là, Tamanrasset, Djanet et Ghat vers le Nord, Zinder et Kano, tout le Sahel et la Nigéria vers le Sud. L'Azalaï, ou plutôt la *taghlemt* de Bilma, pour décandente qu'elle soit, mobilise toujours, en automne, des milliers de chameaux. Nul ne va plus chercher de sel à l'Amadrar, dans le Hoggar, mais l'Aïr a ses salines propres, celles de Tiguédi n'Tesemt où les oasiens d'In Gall se rendent en hivernage, font décanter et évaporer l'eau des puits et moulent le sel en tablettes rougeâtres de 0,75 m sur 0,5. Mais, ici comme ailleurs, le commerce du sel saharien est menacé par la pénétration du sel industriel à partir de la côte. La marchandise principale demeure le bétail et la viande. Les vieux chameaux et des ovins sont conduits jusqu'à Tamanrasset ou Djanet pour y être abattus. Mais les gens du Sud sont acheteurs, eux, de moutons, de chèvres et de bovins. Aussi le trafic en direction du Sud l'emporte-t-il de beaucoup, et de plus en plus, sur le trafic vers le Nord.

In Gall et Agadès. — Le commerce a donné naissance à deux centres. L'un, In Gall, est, il est vrai, déjà loin du massif cristallin et n'est qu'un ksar d'oasis. Oasis de kori, comme celles de la montagne. Les cultures sont à l'écart du lit. Un bourrelet sableux les protège des crues. Les vieux palmiers épars ne sont pas plus arrosés que dans l'Aïr ; les parcelles encloses d'épineux sont irriguées. L'eau est tirée généralement de simples puisards : ficelles et calebasses y suffisent. En dehors du piment, cultivé sous les palmiers, les ressources principales sont les céréales d'hiver, récoltées en mars-avril, et les dattes récoltées en juin-juillet. Celles-ci ont meilleure réputation que celles de l'Aïr. Les travaux agricoles n'empêchent pas les oasiens d'exploiter, à la saison, le sel de Teguida n'Tesemt et de se livrer au commerce caravanier. In Gall est à la croisée des pistes vers le Niger et vers Tahoua et l'Ader. Dans le ksar de briques crues, un

petit marché quotidien et un boutiquier témoignent de l'existence d'une fonction commerciale... modeste !

Agadès est la capitale, politique surtout. Capitale étrange dans son absurdité. Elle est construite dans la plaine, à une dizaine de kilomètres de la bordure de la montagne, en aval des petites oasis d'Alarsas et d'Azzal qui l'alimentent, tellement en aval que l'eau infiltrée dans les nappes alluviales et dans les grès crétacés risque de manquer. La capitale est née du carrefour des pistes caravanières que contrôlèrent successivement l'Empire de Mali, les *askias* de Gao, le Bornou. La ville, fondée au xv^e siècle, a depuis 1513 un sultan, arbitre élu par les petites tribus de l'Aïr, dans une famille étrangère, noire. Il n'a donc rien d'un amenokal : les chefs de tribus touareg sont représentés auprès de lui par un délégué. Il est le chef d'une sorte d'État commerçant, assure le contrôle des caravanes du Kaouar, investit les chefs du Kaouar. Aussi bien, la ville, divisée en quartiers aux noms songhaï, est-elle surtout une place commerciale et artisanale où les Touareg sont comme des étrangers. Elle est peuplée de Haoussas, de Songhaï, de bellas, d'Arabes du Fezzan, de Tripolitaine, du Touat, du Tidikelt : des Chaanba, commerçants et retraités, se sont installés jusqu'au cœur de l'Aïr, à Iferouan et Timia. Le développement du commerce explique qu'Agadès soit devenu un centre artisanal. H. Lhote en a étudié la poterie et les sandales (*Contribution à l'étude de l'Aïr*). Les fabricants de sandales sont des Haoussas.

Cette fonction politico-commerciale d'Agadès a attiré l'administration nouvelle : Agadès est le chef-lieu d'un cercle immense. Et la croisée des routes en fait un point stratégique tenu par un régiment. On n'a pourtant pas fait grand effort pour l'équiper. L'aérodrome est d'autant plus nécessaire que les pistes, la piste transsaharienne de Zinder à In Salah, est difficilement praticable entre Agadès et Tamanrasset, surtout en saison humide, mais même en saison sèche à cause du sable et du *fech-fech*. Les fonctionnaires, la garnison entretiennent le commerce en direction de Tanout et Zinder. Mais ce sont là conditions artificielles. Le commerce des marchandises est en déclin et le sera tant que des ressources nouvelles n'auront pas été découvertes et exploitées.

Les ruines de 1902 et 1917 n'ont donc qu'introduit une crise inévitable. L'économie et la société touareg sont, comme ailleurs, profondément ébranlées. Les Imajeren appauvris se drapent dans leur dignité et s'efforcent de maintenir, jusqu'ici avec l'aide de l'administration, le prestige archaïque de leur commandement. Mais l'administration tente de faire vivre des écoles, dites nomades, à vrai dire fixes, que les fils d'Imajeren ne fréquentent guère. Les *imrad* caravaniers sont plus ouverts, mais sans autorité. Les irraouellen-bouzous n'ont aucune raison de s'accrocher aux cailloux de la montagne et aux puits des koris. Ils contribuent à la colonisation pastorale et agricole des plaines sahéennes, toutes proches.

La crise n'a rien de particulier à l'Aïr. Peut-être y est-elle plus grave, à cause de cette proximité d'un sahel qui se transforme très vite. Pour l'enrayer, on peut penser au trafic transsaharien, comme jadis. Mais la piste Zinder-Tamanrasset n'est guère fréquentée et l'hôtel d'Agadès, installé dans la maison de Kaossen, voit passer peu de clients. Le trafic ne pourrait reprendre que si l'Aïr et ses bordures fournissaient des produits miniers. Des recherches d'hydrocarbures sont entreprises, par une compagnie américaine, dans le bassin sédimentaire du Tamesna. Les minéralisations sont nombreuses dans l'Aïr¹. Du wolfram, de la colombite, surtout de la cassitérite, sont exploités dans les alluvions des koris par la *S. M. D. N.* (*Société des Mines du Dahomey-Niger*), créée en 1945 avec la participation de la *Banque d'Indochine*, de la

1. Du cuivre a été exploité au moyen âge à Azelick, où des ruines permettraient, d'après R. Mauny, d'identifier l'ancienne ville de *Takedda*, déformation de *Tigueddi* (« source », en touareg).

B. A. O. et du Gouvernement général. Elle a obtenu quatre permis, dont deux font l'objet d'exploitation depuis 1949, au Nord d'Agadès, et surtout au Nord-Est, dans le massif du Tarouadji. 800 t de concentré à 72 p. 100 ont été extraites de 1949 à 1957. Et la chute des cours a fait baisser la production de 160 t en 1952 à 80 en 1957. Les travailleurs sont des gens du Sud, immigrés de Tanout et de Tahoua. Le matériel ne permet qu'un écrémage des gisements. La concentration est réalisée sur place par un procédé à sec, de faible rendement. Le transport s'effectue par camions vers Agadès et Zinder. Ce n'est pas la cassitérite exploitée de la sorte qui sauvera le commerce de l'Air. Du moins sa présence entretient-elle un peu d'espoir.

JEAN DRESCH.

UNE ÉTUDE DE VILLE AFRICAINE LIBREVILLE ET SA RÉGION

Des études de géographie urbaine qui se sont multipliées récemment en Afrique Noire, voici l'une des meilleures¹. Guy LASSERRE, spécialiste des Antilles françaises, ne pouvait manquer de saisir et d'apprécier le caractère « vieux-colonial » de la capitale gabonaise, qui fut aussi capitale des Établissements français d'A. É. F. jusqu'en 1904. Utilisant les archives centrales et municipales, il rappelle quelques étapes historiques : découverte de l'estuaire du Gabon par les Portugais vers 1470 ; activité des missions chrétiennes à partir de 1490, celle des traitants dès 1525 ; relâches de la marine française depuis 1839 dans la large et profonde échancrure côtière qui est plutôt une vaste ria au fond de laquelle le Como n'offre qu'une très médiocre voie de pénétration. C'est de là pourtant que partiront les explorateurs des pays de l'Ogooué. Libreville naît véritablement en 1850, lorsque les Noirs, délivrés du navire *Elysia* qui les emmenait en esclavage vers l'Amérique, se fixent sur ces rivages. Elle ne comptait encore que trente Blancs en 1861². Encore aujourd'hui la ville manque de bonnes liaisons routières et reste une sorte d'île, comme Port-Gentil, entre l'Océan et la forêt : les relations aériennes cependant se sont multipliées.

Avec sa structure anarchique, l'absence de séparation entre la ville européenne et les villages africains qui la cernent, Libreville offre quelque analogie avec Bangui, bien loin dans l'intérieur cependant. Les faubourgs s'étendent jusque dans la brousse. Les cases africaines, aux matériaux hétéroclites, se serrent sur les buttes qui séparent des bas-fonds marécageux. La construction s'améliore chez les M'pongoué, les véritables autochtones, depuis longtemps spécialisés dans le courtage. Mais l'immigration a introduit 51 autres groupes ethniques, dont celui des Fang est le plus abondant. Fang et M'pongoué représentent environ la moitié de la population urbaine, ceux-ci restant beaucoup mieux groupés.

Les immigrants arrivent souvent par le relais des exploitations forestières. Les bois, et l'okoumé surtout, sont l'un des principaux facteurs de la croissance de la ville depuis 1902. Dans l'exportation des bois du Gabon, l'Estuaire l'emporte depuis 1945-1946 sur Port-Gentil qui, cependant, offre un meilleur équipement portuaire et vend davantage de bois usinés. Dans l'arrière-pays en effet se sont installées des sociétés dites « dérogoitaires » dépendant de grandes firmes métropolitaines (usines à Paris, Le Havre, et dans l'Ouest de la France), exploitant des peuplements de bonne qualité et utilisant de puissants engins mécaniques qui permettent de limiter les

1. GUY LASSERRE, *Libreville et sa région* (Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, n° 98), Paris, A. Colin, 1958, 347 p., 20 planches phot., 33 cartes et fig., 7 tableaux.

2. Environ 15 000 hab. en 1956 (dont 1 500 Français et étrangers).